

Chronique de la société

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **12 (1937-1938)**

Heft 4

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ

ÉTAT NOMINATIF

Adhésions nouvelles:

1. M. Henri André, négociant, Mousquines, 20, Lausanne.
2. M. Pierre Beausire, professeur à la Handelshochschule, Zwinglistrasse, 25, St-Gall.
3. M. Georges Cuendet, privat-docent à l'Université, Les Rosiers, route de Trélex, Nyon.
4. Mlle Cécile Rambert, stud. litt., chemin du Levant, 4, Lausanne.
5. Mme Renée Steinbach-Heer, lic. litt., boulevard d'Anvers, 43, Strasbourg.

Démissions:

Mlles G. Béguin et B. Marti.

Décès:

M. L. Lavanchy, maître de français au gymnase classique.

Louis Lavanchy, que nous avons eu la douleur de perdre le 8 avril, était un ami fidèle des Etudes de Lettres. Il les a fait largement bénéficier de ses talents. Il leur a donné toute une part de ses forces. Nos anciens membres se souviennent sans doute de sa vivante conférence sur *l'Adolescent dans la littérature française contemporaine* à Morges, lors de notre assemblée générale de 1925. Au printemps 1929, il faisait part à ses collègues de l'enseignement secondaire, sous la forme d'une de nos conférences de mise au point, de *Quelques expériences dans l'enseignement de la composition*. En mai 1932 il donnait sous nos auspices trois conférences sur Giraudoux, Duhamel et Gide — *Trois témoins de ce temps* — qui remportèrent le plus vif et le plus légitime succès. En 1934, il acceptait d'entrer au comité en remplacement de M. le professeur R. Bray. Il s'y chargeait aussitôt de la rédaction du bulletin. C'est à lui avant tout que sont dues les transformations successives qui, du bulletin de naguère, ont fait le bulletin actuel. Il était persuadé de l'utilité de notre organe. Il croyait à son avenir. Il savait faire partager sa confiance à autrui. La plupart des comptes rendus non signés que le bulletin a publiés d'octobre 1934 à octobre 1936 sont de sa plume. Elle s'y reconnaît au reste sans peine. Malade, il continuait à entourer le bulletin de sa sollicitude, corrigeant les épreuves, lisant en manuscrit les articles reçus, correspondant avec leurs auteurs, se préoccupant de trouver de nouveaux collaborateurs. Sa curiosité passionnée des choses de l'esprit,

son intelligence si vive et si rapide, son dévouement à tout travail qu'il entreprenait, l'ardeur, l'élan qui l'animaient, sa bonté et sa loyauté, laissent à tous ceux qui ont eu le privilège de travailler avec lui le plus beau souvenir, mais rendent plus aigus les regrets que leur cause son départ prématuré. Les Études de Lettres, qui lui doivent beaucoup, ne l'oublieront pas.

COMPTES RENDUS DE CONFÉRENCES

Nous donnons sous forme d'article le compte rendu que M. Gilbert Guisan a bien voulu nous faire des conférences de M. Ed. Gilliard. Ces quatre causeries — sur Chateaubriand, Stendhal, Baudelaire et les Symbolistes — ont eu lieu en mai, aux dates annoncées. Elles ont remporté le plus grand succès. L'auditoire XV suffisait à peine à contenir la foule des personnes désireuses d'entendre M. Gilliard. Ces causeries furent incontestablement l'événement littéraire le plus marquant dans notre vie lausannoise de ce printemps. Et pourtant, chose étrange, les journaux n'ont pas daigné en rendre compte une seule fois. Ils ont fait autour de M. Gilliard ce qui ressemble de tous points à une conspiration du silence. Certes, ils ont le droit de taire ce qui ne leur paraît pas mériter qu'on le mentionne. Leur silence en tous cas n'a fait tort qu'à eux-mêmes.

* * *

Conférence de M. Ernest Bovet sur *Cesare Pascarella poète de Rome* (16 mars 1938).

A la fin du siècle passé, M. E. Bovet eut la chance de rencontrer, à Rome, le poète Cesare Pascarella, cette étrange figure de la littérature italienne contemporaine. L'affection que ces deux hommes portaient alors au petit peuple de Rome les rapprocha aussitôt et une amitié durable s'ensuivit. Et c'est au fond l'histoire de cette amitié, mêlée à celle des œuvres de l'écrivain, que M. E. Bovet confia à ses auditeurs, avec la plus grande simplicité d'expression et la plus parfaite sincérité de sentiments.

Cesare Pascarella publia à 23 ans ses premiers sonnets dans des revues de jeunes éditées à Rome vers 1881. Bientôt il en a fait plus de cent et s'engage de la sorte dans une voie originale et difficile. Originale, parce que ces poèmes, comme ceux qui suivront, sont d'une inspiration volontairement populaire; difficile, parce qu'ils sont tous écrits en patois romain.

En se baladant (Pascarella est un promeneur, un marcheur insatiable qui fera deux fois l'Italie à pied de la pointe extrême de la botte jusqu'à la place St-Marc), le poète recueille les observations et les faits divers qui lui donnent l'occasion de mettre en scène de préférence les représentants des petits métiers, comme le cireur de chaussures ou la marchande de fleurs. Il a toutefois des ambitions plus vastes; d'autres sujets l'attirent, et les événements de l'année 1876 — la papauté temporelle, Garibaldi, l'unité italienne — inspireront

les 25 sonnets du poème *Villa Gloria*, pour lequel Carducci écrira une préface enthousiaste. Ce sera la consécration de Pascarella.

Puis vient en 1895 la dernière œuvre publiée par l'écrivain romain, *La Scoperta dell' America*, qui est une œuvre ample, une cinquantaine de sonnets, toujours en dialecte. Les explications que M. E. Bovet donne alors sur la souplesse du sonnet italien sont très judicieuses, car le sonnet français, plus difficile, plus aristocratique, ne conviendrait jamais à une entreprise semblable à celle de Pascarella. « La découverte de l'Amérique » est donc un sujet de longue haleine, très populaire en Italie, et que l'auteur choisit pour exalter à sa façon le génie inventif de ses compatriotes. « Un liseur » raconte à une dizaine de personnes, dans une osterie fuoriporta, en buvant le vin doré de Frascati, comment ça c'est passé. Le récit est très peuple, très direct. On dirait que tout cela date d'hier. On a aussi l'impression qu'une pareille aventure pourrait se présenter demain, et alors il faudrait s'y lancer comme eux, à corps perdu, de toutes ses forces, généreusement, pour faire sa part, remplir son rôle. C'est précisément cela que voulait Pascarella : « Exalter le courage d'un grand peuple qui traversait vers 1894 une crise terrible, financière et politique. *Villa Gloria*, c'était la fameuse question romaine, mais *La Scoperta* vise bien plus haut, à la collaboration humaine dans l'histoire. »

Peu après *La Scoperta dell' America*, Pasca — ainsi l'appelle affectueusement le conférencier — commence une œuvre considérable, *La Storia di Roma*. Elle est finie en 1901 et cependant elle n'a jamais paru. Pourquoi ? M. Bovet comprend assez mal les raisons de cette abstention. Les explications que lui apporte la vie même de Pascarella, qui est celle d'un homme ayant quelque fortune et qui peut vivre comme il l'entend, sont insuffisantes. Peut-être les exigences de l'auteur sont-elles excessives, et la forme (le sonnet) qu'il s'est imposée trop pauvre ou trop égale pour mener à bien l'entreprise ? Est-ce encore que la langue choisie, le dialecte romain, dresse un obstacle infranchissable entre l'auteur et le rayonnement d'une œuvre dont la portée doit être universelle ? Si c'est cela, la chose est tragique, dit M. Bovet. « Partir, en s'amusant, d'un petit cercle littéraire, voir le succès grandir, devenir en quelque sorte le représentant de Rome et constater soudain que l'instrument ne répond pas au but le plus haut qu'on s'est fixé... Et trop tard pour changer d'instrument... » Dans tous les cas, ce ne sont pas les temps nouveaux qui ont contrarié Pascarella. Il ignore le fascisme et cependant Mussolini a voulu qu'il soit de l'Académie d'Italie. Bref, *La Storia di Roma*, écrite depuis 37 ans, est toujours dans les cartons et le mystère reste complet.

Aujourd'hui, Cesare Pascarella a 80 ans. Il vit seul, emmuré dans le silence, car il est affligé d'une épouvantable surdité. Et c'est sur ce détail douloureux que M. Ernest Bovet termina sa conférence qui fut un amical hommage au talent d'un poète assez peu connu, et une évocation très vibrante d'une Italie momentanément oubliée.

E. MANGANELLO

RAPPORTS DES COLLOQUES

Colloque de philosophie

Le colloque de philosophie n'a jamais été plus favorisé que cet hiver où il bénéficia de la collaboration de quatre professeurs de l'Université de Fribourg.

L'un d'eux, M. E.-B. Allo, nous apporta — au moment où le Centenaire du cours de Sainte-Beuve donnait à Port-Royal un regain d'actualité — un exposé critique de *La doctrine janséniste* et des raisons qui obligent à la dissocier du catholicisme.

M. F.-M. Braun compléta ce travail par une étude sur *L'Evangile et les courants actuels*, prouvant que rien de ce qui touche aux sources vives de l'humanité n'est étranger à la pensée chrétienne.

M. I. Chevalier, placé à un point de vue exclusivement philosophique, définissant les rôles *De la foi et de la technique dans l'élaboration des dogmes*, montra que les exigences du fait dogmatique s'accordent fort bien avec les méthodes nouvelles de la philosophie de la valeur.

M. M. Th. Penido, devant *Le problème de la doctrine du pur amour*, examina les solutions que la diversité des théologies permet de lui donner.

La lecture d'un essai de M. Dufourcq, professeur à l'Université de Bordeaux, sur *La foi juive et la pensée grecque* clôtura cette belle série de travaux.

A côté de ces études qui développent un thème central, nous en avons eu d'autres, tout aussi intéressantes, mais dont la matière se prête moins bien à un résumé sommaire. M. René Bovard nous présenta des *Réflexions en marge de la politique*, Mlle P. Doleyres, *Erasmus éducateur et pacifiste*, M. Alonso Diez, *La pensée philosophique de Platon à Ch. Secrétan*, M. Maurice Gex, *Quelques réflexions sur le néo-platonisme*, M. Marcel Reymond, *Deux essais de Max Scheler*, Mme Virieux-Reymond, *Des aperçus sur la logique stoïcienne* et M. le professeur Ph. Daulte, *Kierkegaard, « le christianisme absolu vu à travers le paradoxe du désespoir »*.

En dernier lieu, M. le pasteur Th. Grin, qui n'entend pas s'enfermer dans les bastions de l'orthodoxie traditionnelle, ouvrit une large brèche dans *La doctrine du salut par la foi*.

A ce programme déjà si riche et varié, grâce à l'empressement de tous ceux qui contribuent à le remplir, s'ajouteront sous peu des travaux de Mlle Friedli, de M. Henri Miéville et de M. Aug. Lemaître, professeur à l'Université de Genève.

R. VIRIEUX.

Colloque de langues anciennes

La littérature chrétienne des premiers siècles a fourni la matière de nos entretiens. Nous n'avons pas craint d'y faire figurer Julien l'Apostat dont M. J.-P. Borle nous a dépeint la séduisante figure et l'enthousiaste activité qui ne réussit pas à ranimer le paganisme expirant. M. Bosshard détermina avec pénétration

quelle part eut la Grèce dans la pensée d'Origène et M. Favez traça un vivant portrait de quelques Romaines, attachées aux enseignements de Saint Jérôme. M. H. Meylan devait nous parler de la religion populaire au temps de Saint Augustin; il voulut bien céder la place à M. Buoniauti, ancien professeur à l'Université de Rome, qui nous présenta une étude, d'une très haute érudition, sur le *Néo-platonisme et le manichéisme chez Saint Augustin*.

Nous regrettons toujours de voir si peu de nos membres se rencontrer pour entendre des travaux d'une haute valeur scientifique et surtout pour prendre part à l'entretien, très fécond, qui les suit. Nous les avons priés de nous faire connaître leurs critiques et leurs vœux; les quelques réponses que nous avons reçues nous aideront à faire mieux à l'avenir, espérons-le.

E. RECORDON.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

La société a tenu son assemblée générale annuelle le samedi 11 juin, à l'auditoire XVI du Palais de Rumine, sous la présidence de M. A. Bocherens. Quelque cinquante personnes y assistaient.

Après lecture par M. P. Ansermoz, secrétaire, du procès-verbal de l'assemblée générale de 1937, le comité a présenté son rapport, rendant hommage à la mémoire de Louis Lavanchy, membre du comité de 1934 à sa mort. Ce rapport, celui du caissier et celui des vérificateurs des comptes ont été approuvés par l'assemblée. Pour remplacer au comité M. Lavanchy, l'assemblée a élu M. Ernest Manganel; elle a réélu les autres membres du comité, ainsi que le président. Mlle L. Mottier et M. M. Reymond ont été de nouveau désignés comme vérificateurs, avec Mlle M. Rouffy comme suppléante. L'assemblée a maintenu à 5 fr. la cotisation annuelle, mais a décidé qu'appel serait fait à la générosité des membres, comme en 1937, pour qu'ils veulent bien ajouter à leur cotisation un don bénévole en faveur du bulletin.

L'activité prévue pour 1938-39 comporte la publication de trois ou quatre numéros d'*Etudes de Lettres*, l'organisation de conférences publiques et de conférences de mises au point, les réunions régulières des groupes, la poursuite du travail d'enregistrement de spécimens des patois vaudois.

* * *

A la suite de l'assemblée administrative, M. le professeur A. Bovy a fait, sur *Savoranole et le procès artistique du Quattrocento*, une conférence très goûtée.

Partant de citations de Ruskin, il a montré l'art de Giotto — qui saisit en toute scène le moment essentiel et le rend avec une sobre et poignante fidélité — de plus en plus oublié par le XV^{me} siècle. Le culte de l'antiquité, la curiosité scientifique qui pousse l'artiste à s'intéresser abusivement aux effets de perspective, aux raccourcis, la poursuite d'une perfection technique qui vise à donner l'illusion de l'objet, l'érudition archéologique, le goût d'images empruntées à la littérature plus qu'à la nature, la recherche du raffiné, de l'élégant —

tout cela éloigne l'art de la vérité, l'écarte de son rôle essentiel. Et c'est cela qui explique en grande partie la révolte de Savonarole, qui vitupère aussi le caractère païen et deshonnête de trop de peintures, qui adjure églises, couvents et particuliers de les détruire. Mais l'opposition de Savonarole à l'art de son temps n'est pas d'un iconoclaste. Il goûtait profondément un Giotto. Il souhaitait qu'un art du même ordre, enrichi de tous les progrès techniques du XV^{me} siècle, vînt se mettre au service de l'église. Ame sensible au beau, amant de la nature, il était de la race des artistes, et dut à cela l'influence qu'il exerça sur beaucoup d'entre eux. Il fut à côté de Vinci l'agent principal de la révolution qui ramena l'art au souci de sa véritable fonction.

De belles projections, admirablement choisies, venaient à point nommé illustrer les dires du conférencier que ses nombreux auditeurs applaudirent chaleureusement.

* * *

De Rumine, une trentaine de membres descendirent à Vidy — qui en tram, qui à pied — pour y prendre tout d'abord une tasse de thé au tea-room des fouilles, visiter ensuite, sous l'aimable conduite de MM. G. Boiceau, conservateur des Musées du Vieux-Lausanne, et Constançon, préposé aux travaux sur le terrain, le musée romain et le champ de fouilles. Il fallut une violente averse pour mettre un terme, à une heure tardive, à cette visite que chacun prolongeait à plaisir. Ainsi prit fin la 18^{me} assemblée générale ordinaire de notre société.
